

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JEAN GRENIER	La Ville des Morts
MARCEL JOUANDEAU	Journaliers
PIERRE JEAN JOUVE	Sur « Lulu »
MARGUERITE YOURCENAR	Agrippa d'Aubigné
RENÉ DE SOLIER	Peine perdue I
JACQUES CHESSEX	La Tête Ouverte

CHRONIQUES

- Centenaire de Rabindranath Tagore*, par SAINT-JOHN PERSE
Note pour un Humanisme, par MIRCÉA ÉLIADÉ
Jean-Paul Sartre (fin), par SERGE DOUBROVSKY
Ce soir à Marienbad, par CLAUDE OLLIER
Un mois au Théâtre, par CLAUDE ROY
Contre Weber, par MICHEL DEGUY

NOTES

par R. ANDRÉ, D. AURY, PH. BEAUSSANT, A. BOUCOURECHLIEV,
 A. DALMAS, M. DEGUY, J. GUÉRIN, PH. JACCOTTET, R. JUDRIN,
 J. LEBRAU, H.-R. LUCOT, P. OSTER, D. PÉRIER, W. DE SPENS.

La Poésie. — Roger Allard — *L'Été sans Fin*, de Lucien Becker.

Littérature et essais. — *Les Grands Rôles du Théâtre de Molière*, de Maurice Descotes — *Cœur double*, de Marcel Schwob — *Théâtre complet*, de Georges Courteline.

Le Roman. — *L'Orange bleue*, de Yassu Gaucière — *La Cassure*, de Jean-Pierre Faye — *Le Parc*, de Philippe Sollers — *La Distribution; la Quête*, de Marc Saporta.

La Musique. — Olivier Messiaen.

Lectures.

Les Revues, les Journaux.

LE TEMPS COMME IL PASSE

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES : *A Salamanque*

JEAN-MICHEL FRANK : *Toute la Nuit j'écoute*

WILLY DE SPENS : *Des Précieux aux Surréalistes*

ROBERT LEVESQUE : *Les Ruines*

LE MOIS

par MICHEL DEGUY, GÉRARD GENETTE, STEPHEN FRANTZ
 JOURDAIN, ROGER JUDRIN, JEAN LEBRAU, WILLY DE SPENS,
 MARCEL TROULAY.

TEXTES

YOUNOUS EMRÉ : *Poèmes*

Traduction et présentation d'Yves Régnier

nrf

SOMMAIRE

JEAN GRENIER	La Ville des Morts	785
MARCEL JOUHANDEAU	Journaliers	794
PIERRE JEAN JOUVE	Sur « Lulu »	815
MARGUERITE YOURCENAR	Agrippa d'Aubigné	819
RENÉ DE SOLIER	Peine perdue I	835
JACQUES CHESSEX.....	La Tête ouverte	846

— CHRONIQUES —

SAINT-JOHN PERSE	Hommage à Rabindranath Tagore ..	868
MIRCÉA ÉLIADE	Note pour un Humanisme	872
SERGE DOUBROVSKY	Jean-Paul Sartre (fin)	879
MICHEL DEGUY.....	Contre Weber	889
CLAUDE ROY.....	Un Mois au Théâtre	896
CLAUDE OLLIER	Ce Soir à Marienbad	906

— NOTES —

La Poésie. — Roger Allard (par Dominique Aury). — <i>L'Été sans Fin</i> , de Lucien Becker (par Pierre Oster).....	913
Littérature et Essais. — <i>Les Grands Rôles du Théâtre de Molière</i> , de Maurice Descotes (par Roger Judrin). — <i>Cœur double</i> , de Marcel Schwob (par Willy de Spens). — <i>Théâtre complet</i> , de Georges Courteline (par Jean Guérin)....	915
Le Roman. — <i>L'Orange bleue</i> , de Yassu Gauclère (par André Dalmas). — <i>La Cassure</i> , de Jean-Pierre Faye (par Michel Deguy). — <i>Le Parc</i> , de Philippe Sollers (par Hubert-René Lucot). — <i>La Distribution ; La Quête</i> , de Marc Saporta (par Philippe Beaussant).....	918
La Musique. — Olivier Messiaen (par André Boucourechliev)	924
Lectures	926
Les Revues, les Journaux	930

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

ANDRÉ PIEYRE DEMANDIARGUES	A Salamanque	936
JEAN-MICHEL FRANK	Toute la Nuit j'écoute	939
WILLY DE SPENS	Des Précieux aux Surréalistes	941
ROBERT LEVESQUE	Les Ruines	947

— LE MOIS —

par Michel Deguy, Gérard Genette, Stephen Frantz Jourdain, Roger Judrin, Jean Lebrau, Willy de Spens, Marcel Troulay	950
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

— TEXTES —

YOUNOUS EMRÉ	Poèmes	959
Introduction et traduction d'Yves Régnier		

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA VILLE DES MORTS

Lorsque j'en ai le temps, ou plutôt l'envie, je me dirige du côté du Mokettam. C'est un plateau rocheux qui domine Le Caire. Abrupt du côté de l'Ouest, il descend en pente douce du côté du Levant. C'est par-là que s'étend la Ville des Morts, une ville comme on n'en connaît pas ailleurs. Le long du chemin qui serpente se succèdent des maisons entourées d'un terrain qui comprend à la fois une cour et un jardin. Ces maisons ne possèdent qu'une grande pièce, rarement plus, au rez-de-chaussée; parfois une petite pièce à un entresol, qui sert au gardien. La grande pièce est réservée au mort et c'est aussi un lieu de réunion pour la famille aux anniversaires et aux fêtes. Le reste du temps, le gardien veille à ce que tout soit tenu en ordre dans cette maison que rien ne trouble à l'ordinaire. On se demande si la vie de ce gardien est enviable. Oui, est tenté de se dire le voyageur qui se fatigue pour arriver à un but qui recule devant lui et qui voudrait bien se fixer, lui aussi.

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de vie plus monotone que celle de ce gardien; sinon « l'existence »

de ce mort sur lequel il veille et à la place de qui il voudrait être. Je me rappelais ce que j'avais entendu dire de l'Égypte ancienne, ce pays voué à la mort et pour qui la vie ne comptait pas parce que trop fugitive.

Mieux informé, je me suis rendu compte d'une erreur capitale : ces hommes de l'époque pharaonique aimaient dans la mort la vie. Ils préparaient tout pour vivre dans la plénitude de ce que ce mot comporte. Dans cette vie définitive ils devaient jouir du confort et du luxe dont ils avaient été privés ou dont ils n'avaient eu qu'une jouissance trop brève. « La ville des morts » devrait donc être appelée la ville des vrais vivants, de ceux qui sont sûrs de ne pas mourir. L'Islam a dû recueillir l'héritage de l'Égypte antique à cet égard. Sans quoi les familles se seraient contentées de ces tombes discrètes qui consistent en une dalle, ou encore plus simplement de pierres fichées verticalement en terre. Si donc l'on a bâti des maisons, c'est parce qu'on pensait abriter une vie qui durerait longtemps : on a bâti « en dur ». Ces maisons n'ont malheureusement pas la décoration intérieure des hypogées de Sakkarah, où les scènes représentées ne sont pas autre chose que des scènes de la vie quotidienne, telles qu'elles *doivent* se réaliser : la chasse, la pêche, la promenade, le festin. Les serviteurs sont rassemblés sur ces tableaux animés pour que le maître soit sûr de ne pas se trouver au dépourvu. La vie future prolonge la vie présente, c'est la vraie vie dont celle-ci n'est que le présage à peine valable en lui-même.

Un écrivain nietzschéen a dit que le jour où les hommes des civilisations anciennes s'apercevront, en perdant leur foi, qu'ils n'ont qu'une vie à vivre, la vie actuelle, un changement total se fera dans leurs actions. Ils ne supporteront plus d'être dupés par leur religion qui les fait patienter dans un espoir fallacieux de récompense ou une crainte non moins fallacieuse de châtement. Ils

ne vivront que pour épuiser leur soif de la vie terrestre.

Cette prédiction ne s'est guère réalisée. L'horizon a cessé d'être le même pour beaucoup d'hommes, ils ont continué de vivre les yeux fixés sur l'horizon.

Déjà le promeneur de la Ville des Morts peut se demander par quelle aberration les vivants ont consenti à se dépouiller pour construire et entretenir des demeures d'hommes qui n'ont plus rien de commun avec eux. Il ne réfléchit pas à ce qu'il a vu dans son pays : les tombes soignées et fleuries, les monuments funéraires, les « chapelles » élevées par les familles pour y abriter les leurs et qui sont de véritables petites maisons. Est-ce que là-dedans il n'y a pas le sentiment d'une véritable communauté? A coup sûr, oui. Le lien entre ceux qui voient le soleil et ceux qui ont gagné le royaume des ombres est beaucoup plus fort qu'on ne croirait chez ceux mêmes qui ne croient pas à la vie future ou qui, y croyant, n'y pensent jamais et agissent comme si c'était une chimère.

Pourtant la révolte devrait grandir chez les incrédules qui prennent conscience de leur incrédulité. Le souvenir qu'ils gardent de la disparition de leurs parents n'est qu'amertume. Et l'espoir qu'ils ont pour eux-mêmes est tout terrestre. Je constate au contraire avec stupéfaction qu'ils gardent les mêmes sentiments qu'avant leur passage à la négation délibérée. Ils mangent, s'amuse, travaillent ni plus ni moins après qu'avant. Ils ont de l'ambition, et cela se comprend puisque cette vie est la seule, mais cette ambition n'est pas limitée comme elle devrait l'être aux limites probables de leur vie, elle est démesurée. On dirait que la vie éternelle a déteint sur la vie présente et que celle-ci est chargée de la remplacer. L'entreprise est absurde. C'est l'épicurisme qui devrait l'emporter. Mais les hommes sont insatiables. Leur calcul n'est pas bon puisqu'ils ne pourront pas profiter de ce qu'ils ont

gagné avec tant de peine. Peu nombreux sont ceux qui voient les limites de leur action et qui en tiennent compte.

Ces réflexions que m'inspirait la Ville des Morts reposaient sur une supposition : celle que les indigènes chargés de veiller au repos de ceux qui n'ont plus à craindre d'être dérangés étaient des hommes qui déjà goûtaient les eaux du Léthé. Or, si j'observe bien, je m'aperçois que ces hommes sont pareils aux autres : ils mènent une vie relativement aussi agitée que la nôtre. Je dis : relativement ; comme la vie d'une vieille femme d'un village peut être aussi inquiète que celle d'un homme d'affaires de la capitale. Ils ne restent pas dans la petite pièce qui leur est ménagée, durant tout le jour et toute la nuit. Il faut bien qu'ils aillent aux provisions, qu'ils fréquentent leurs amis, qu'ils apprennent les nouvelles et les commentent au café, enfin qu'ils vivent ! Je crois même qu'ils n'habitent pas ces demeures dont ils sont les portiers. — Nous nous trompons beaucoup sur les mœurs des étrangers, leur prêtant une réalité dont ils n'ont que l'apparence. Si nous étions à leur place, nous aurions le même respect théorique pour nos traditions et la même liberté d'allure en pratique. Nous avons lu l'Évangile, qu'en avons-nous tiré ? Nous passons indifférents devant des temples au fronton desquels est inscrit : Dieu est amour (ou plutôt : God is Love) et qui résonnent de prédications sur le thème : Aimez-vous les uns les autres.

Bref, que ce soit le sentiment de l'amour ou celui du destin qui prétende régir notre conduite, nous sommes à égalité dans notre manière de nous comporter, ce qui n'empêche que les différences soient éclatantes dans les mœurs. Et ce sont les mœurs qui dissimulent la conduite.

Quand je me promène dans la Ville des Morts, je suis sensible aux différences de mœurs ; j'incline à

les juger irréductibles; j'admets difficilement celles qui consistent à faire passer la mort avant la vie, les morts avant les vivants, et pourquoi? C'est parce que je ne crois pas assez en la vie future, parce que je ne l'imagine pas, parce que j'ai une horreur animale de la fin de cette vie-ci, et pour toutes sortes de raisons enfin qui ne devraient pas valoir. C'est cela qui m'arrête. Et je suppose qu'il en est ainsi pour tout le monde.

*

Pour des raisons diamétralement opposées à celles qui viennent à l'esprit des Européens incrédules ou troublés, les monuments funéraires de la Ville des Morts (dénommée en arabe Qarafa) sont blâmés par les théologiens rigoristes de l'Islam. Si le corps est destiné à devenir poussière, à quoi bon bâtir pour lui une maison qui parfois est un petit palais? Tout au plus pourrait-on surmonter la sépulture de plusieurs pierres comme on le fait dans le désert pour signaler qu'un corps a été inhumé... ou disposer là une coupe de pierre qui recevrait l'eau du ciel et abreuverait les oiseaux, acte charitable vis-à-vis d'êtres vivants en mémoire d'un mort? A quoi bon aussi ces jardins pour lesquels il faut construire des aqueducs? Ni le corps n'en a plus besoin ni l'âme.

Que l'on doute de la survie ou qu'on y croie, l'on aboutit donc à la même conclusion : ces habitations posthumes ne se justifient pas. Elles ne s'expliquent que dans la perspective de ces Champs-Élysées, vision vague des Grecs et très positive et précise des Égyptiens, prolongation de la vie actuelle sous une forme meilleure.

Ce n'est pas un mauvais aliment pour cette espèce de mensonge si captivant qu'est la poésie. Aux limites de deux mondes, à ces frontières aussi fluctuantes que

possible, les hommes ont inventé un troisième monde, composé de phantasmes, à la création duquel ont participé des esprits aussi vigoureux que Platon et Dante. Ces affabulations devraient faire horreur également aux croyants et aux incrédules. C'est ne prendre au sérieux ni le Ciel ni la Terre que de se laisser bercer par ces mythes. Mais si nous les prenons pour tels nous n'y voyons que des agréments : ce sont des thèmes favorables aux rêveries d'un promeneur solitaire — et l'on comprend même que certains veuillent prolonger cet état où l'homme sort quelque peu de lui-même en demandant à être enseveli auprès de ceux qui ont su l'exprimer le mieux. Comme ce mystique sévillan dont parle Massignon et qui, ayant mené « une vie dure, de foi nue », a voulu être enterré ici pour participer par l'extase aux « états des morts, des bienheureux et des suppliciés » — abolissant ainsi cet écart insupportable qui existe entre la pensée qu'on a et la vie qu'on mène — ou comme cette princesse turque qui souhaitait reposer auprès du si grand lyrique et mystique Ibn al Farid dont l'*Éloge du Vin*, traduit par Dermenghem, exprime avec tant d'éclat la soif d'absolu.

*

Poursuivant ma marche à travers les collines pelées qui s'étendent à l'est du Mokettam, j'arrive à des mosquées célèbres, richement ornées, qui contiennent les tombes des Mamelouks et des Califes. Ce sont les vestiges de la domination turque, comme la citadelle qui surplombe la vieille ville. J'ai lu l'histoire de cette longue domination qui n'a pas cessé depuis si longtemps (un siècle, c'est peu en Égypte). Je n'en ai pas retenu grand-chose. Les lieux me touchent plus que les dates, ou bien je ne puis retenir un fait historique que si je

le vois inscrit dans un site et commémoré. Encore les monuments me font-ils moins d'impression que les paysages : les encadrements de ciel, de terre ou d'eau se referment très vite sur les tableaux qu'ils ont encadrés un moment et les engloutissent.

Ces mosquées semblent être abandonnées. Elles ne le sont pas; elles se dégradent peu à peu et s'harmonisent de plus en plus avec les sables qui les entourent. Quand je parle de sable, je ferais mieux de dire : terre pelée et composée de couches de briques, de pierres, etc. Le sol a dû s'exhausser combien de fois? Je suis allé souvent me promener de l'autre côté du Mokettam, dans la plaine qui s'étend jusqu'au Nil. Là gisent les restes de Fostat, la capitale qui a précédé Le Caire. Sur un grand périmètre les ruines s'étendent, qui rarement dépassent la hauteur d'un homme. Tout y est briques et poteries. Les murs, les meubles et les ustensiles semblent avoir été faits de la même matière, qui est simplement de l'argile. Des centaines de milliers de cruches, de vases de toutes sortes jonchent le sol. Beaucoup de poussière végétale, animale et humaine doit s'y mêler, et je me rappelle ce que dit le poète arabe¹ : « Passe doucement sur cette terre qui est faite d'ossements de ceux qui ont vécu avant toi. Sais-tu sur quoi tu marches imprudemment? » — Et c'est vrai qu'il y a un retour à la Terre natale; nous ne pensons jamais qu'à notre éclosion hors de cette Terre, nous admettons que le composé puisse naître du simple. Or ce qui apparaît simple sous nos pas n'est-il pas décomposition? Je vois ces beaux corps qui se tenaient debout réduits en quelque chose d'impalpable et formant la poussière déplacée par le vent.

Au pied du Mokettam, je connais un autre endroit où j'aime à aller. Il se trouve non loin de la forêt pétri-

1. Abou'ala el maari.

fiée, ce plateau d'où émergent d'énormes troncs de palmiers et de bambous recouverts d'une matière siliceuse, et qui tendent leurs bras vers le ciel. Le sol y est calcaire et composé de milliards de coquilles dans lesquelles j'ai reconnu des oursins, des huîtres, toutes sortes d'animaux marins aujourd'hui réduits à l'état de squelettes.

Dans une anfractuosité de ce plateau se cache le couvent des Bektachis, communauté de derviches albanais qui s'y établit il y a environ six cents ans. Une profonde caverne s'enfonce au flanc des hauteurs et fait croire qu'on est à mille lieues du monde habité. Devant le couvent lui-même s'étend une terrasse d'où l'on découvre le Nil qui déroule son cours majestueux piqueté de voiles latines et baigne les gigantesques triangles formés par les Pyramides de Gizeh. A votre droite les minarets du Caire se pressent en foule. Je ne regarde pas de ce côté-là, mais droit devant moi, du côté du désert. J'ai toujours aimé — et je ne suis pas le seul — ces vues de grands paysages extrêmement étendus que l'on peut avoir à partir d'un site extrêmement resserré et qui marient le singulier avec l'universel comme si nous pouvions circonscrire la grandeur et la tenir enfermée dans la main.

Au crépuscule une vapeur rose et imperceptible s'élève au-dessus de la vallée; elle se mêle à la poussière de la ville; elle décompose le bleu du ciel en mille teintes dont la diversité ravit l'œil. C'est une fête paisible et silencieuse qui précède la procession des étoiles et les rumeurs de la nuit. Je me demandais à quoi avait servi ma journée sinon à en arriver là, à ce point d'orgue qu'il ne tenait pas à moi de ne pas laisser durer indéfiniment — et j'éprouvais en m'en allant le sentiment d'un manque et surtout d'un péché : je faisais une perte et c'était par ma faute, je désertais mon poste comme la sentinelle oubliée quitte le sien

pour aller chercher sa nourriture; sans doute en a-t-elle besoin; et le spectacle ne durerait pas sans le spectateur. Mais, quand même, cette contradiction me choque, ce conflit me blesse qui oppose la contemplation à la vie et qui fait dépendre une éternité pressentie des pulsations du cœur. Je m'en allais vers la cité endormie (à peine) où à la lueur de quinquets des hommes graves jouaient aux dominos ou aux échecs sous les arcades devant des tasses de thé à la menthe. Je longais les murs de la mosquée la plus ancienne, Ibn Toulonn, construite sur le modèle de la Ka'ba de La Mecque, sans colonnes, et dont la cour, entourée d'une double galerie à arcades, couvre une superficie que je n'ai jamais vue aussi étendue et aussi parfaitement vide. Et avec raison. A quoi bon un décor si ce n'est pour faire éclater la nudité à laquelle tous les artifices doivent aboutir?

JEAN GRENIER

JOURNALIERS

IX

Et je devrais passer le reste de ma vie à mentir à une femme? Non, jamais. Seul, on ne ment à personne, on ne ment qu'à soi.

Je prie Dieu de me pardonner. Oh ! sans grande prévarication, bien sûr, mais je pense à l'un de ses Archanges plus qu'à Lui.

Quand on a l'âme bien faite, on a le sentiment d'un Ordre parfait. Le bonheur que j'ai connu trois ans, c'était de vivre conformément à cet Ordre, d'être rentré dans l'Ordre et voilà que j'en suis sorti. En conséquence, tous mes rapports sont faussés avec moi-même, avec mon œuvre, avec Élise, avec tous les autres, avec Dieu.

Qu'on imagine ce qu'il adviendrait d'un astre qui sortirait de la piste que la Nature lui a fixée. C'est le cas des comètes folles. Je brûle. J'ai la fièvre. Je ne puis dire que j'ai honte, parce que certaines mesures essentielles sont gardées, mais je ne suis plus aussi tranquille et je ne suis pas fier.

Je porte à mon doigt une agate qui a l'air d'un œil de tigre et l'opale qui bringuebale à son cou ressemble à je ne sais quoi de trouble qui permet la multiplication de notre engeance.

Il aurait si bien pu ne partir que le lendemain, mais

non. Il s'agissait surtout pour lui de me mortifier, de se ravir à moi, au moment où je croyais le tenir. Personne à Londres ne l'attendait, excepté les prostituées de Piccadilly.

Le double privilège de l'être aimé, c'est d'être inouïable et de pouvoir vous faire souffrir sans mesure.

Ma seule vengeance, de lui avoir épargné tout reproche. Presque lui ai-je fait croire que j'étais heureux du tour qu'il donnait à mon martyre que je lui cachai, à sa manière de me fuir par les airs. Moi, ce fut par le dedans, où il n'a pas accès, que je l'ai fui. Au moment où nous venions de nous retrouver, quand il m'a dit, à peine étais-je assis auprès de lui dans sa voiture : — Vous savez que je pars pour Londres à onze heures (il était huit heures), ce fut à peu près comme si j'avais été frappé de la foudre. Impossible à lui cependant d'avoir surpris le moindre tressaillement sur mon visage. Pas même celui de la surprise. Un sourire imperturbable dont je dispose toujours m'avait déjà masqué. Je ne l'ai déposé qu'après l'avoir quitté.

Maintenant, seul chez moi avec Lui, c'est à Dieu de me faire entendre Ses récriminations justifiées.

— Ainsi, tu l'aimes plus que Moi et t'en voilà bien puni. Il te marchande sa présence, quand tu pouvais vivre en la Mienne, divine aussi intimement que tu le souhaitais. Avec Moi, tu connaissais le Bonheur. Que détiens-tu cette nuit en échange? Voilà ce que c'est, voilà ce qu'on trouve, quand on préfère le Néant à l'Être. On ne trouve rien et tu avais Tout.

O misère de penser à la fascination que peut exercer sur nous la fossette qui palpète au coin d'une bouche, tout juste bonne à distiller goutte à goutte le témoignage d'un cœur indifférent.

Ma seule consolation est ma faiblesse devant lui, je veux dire, la certitude où je suis d'avoir aperçu un moment au passage son visage, comme il ne sera

permis à personne de le faire avec autant de bonheur jamais sur la terre.

Entre deux heures et trois heures du matin, j'ai songé à me venger, en écrivant sur une page blanche un mot de rupture, mais quand j'ai constaté que je ne regrettais rien au fond, excepté le déchirement supplémentaire qu'il m'a refusé, celui de l'accompagner jusqu'à Orly, où je l'aurais vu s'envoler; quand je me suis aperçu que, séparé de ce petit point de l'espace qui se situe autour de sa bouche, mon regard n'aurait plus nulle part sur la Terre où se poser content, c'est à mon dépit que j'ai renoncé.

Moralité : Je ne flatte en lui que son orgueil et il foule aux pieds le mien.

Céline : « Il est bien dommage, pépé, que tu n'aies pas cinquante ans de moins. Tu m'aurais épousée et nous nous serions bien entendus.

» Je ne sais pas pourquoi Joseph a amené avec lui son frère Alexandre, pour faire ma connaissance. Il a prétendu que c'est son frère qui est fait pour moi. Je lui ai répondu : — Mais non, puisque c'est toi que j'aimerais, si je t'aimais. Alors, lui : — Je vais partir pour faire mon service militaire. Lui reste. Il est tout seul, toi aussi. Tu auras vite fait de l'aimer.

» Eh bien ! je vais te dire la vérité, à toi, je n'aime pas plus Joseph qu'Alexandre. Je ne le vois même pas, quand je le regarde.

— A quoi penses-tu ?

— Je pense à un autre qui n'est ni l'un ni l'autre. »

Hier soir, le 15 août 1959, c'était la fête de ma mère. Je me demandais ce que j'allais faire par dévotion envers elle, dont j'aime que la fête coïncide avec celle de la Vierge Marie : Petite mère, je lui dis, si nous allions

nous promener tous les deux, comme autrefois après Vêpres, le dimanche soir. Et nous voici partis, avenue Malakoff. Il est très difficile d'apprivoiser les morts, de se les rendre présents, et si on y réussit, ils arrivent tous. Place Victor-Hugo, Véronique, Mère de la Sainte-Face, nous avait rejoints. L'attroupement que nous formions cheminait de compagnie, les visages à tour de rôle se formant, s'effaçant. Cependant une sorte d'imprégnation résultait de ce climat. Je n'étais plus tout à fait de ce monde. Notre cortège arrive devant la chapelle Saint-Honoré, nous entrons. L'orgue et les chœurs alternaient, se partageant les invocations du *Salve, Regina*, quand je vois une jolie femme aux cheveux d'or qui m'avait raconté sa vie en pleine rue, la veille, descendre la Nef. En quêtant, autour d'elle, les trois fiancés qu'elle avait aimés, dont l'un, ministre du Reich (elle est Belge), se profilaient. Tous les trois étant morts de mort violente au moment de l'épouser, elle avait renoncé au mariage, persuadée qu'elle portait malheur à ceux qui convoitaient sa main. Ainsi, sans avoir été la femme de personne, était-elle trois fois veuve. En l'espace d'une heure, que de revenants m'avaient visité ! Je me sentais rasséréné, apaisé, exorcisé, mais je le fus davantage encore, quand le Prêtre dans un sermon court donna le mot « pauvre » comme synonyme de « disponible ».

Ce n'est pas tout. J'étais assis au bas bout de l'église et, comme je me retournai, j'aperçus un Pauvre en effet, mais d'une beauté séraphique, celle à peu près que l'on prête au Seigneur. Agé de trente ans peut-être, grand, de taille élancée, il portait un collier de barbe brune qui faisait paraître plus pâle son visage incliné dans un mouvement d'adoration. A travers les loques de son vêtement, on apercevait le bras, le flanc et le genou nus d'une blancheur diaphane. Il y avait comme une sorte de Majesté répandue sur toute sa personne qui

tenait peut-être à la sincérité et à la profondeur de son recueillement. La cérémonie terminée, je me proposai de lui faire une large aumône, mais sous le porche ni ailleurs je n'ai trouvé personne.

Pour être un homme complet il faut être capable des travaux les plus relevés et ne pas rechigner devant certaines tâches d'apparence sordide. Rien ne me semble triomphal comme de rendre net ce qui est malpropre et de ne laisser derrière soi aucune trace qui n'ait l'air d'un parfum ou d'un relent de fête.

Ce n'est pas Élise ou Céline qui en conviendront, mais je me vante de laver la vaisselle mieux qu'elles, parce que l'eau chaude dont je me suis servi est aussi limpide après qu'avant l'ouvrage, ce que j'obtiens en n'y plongeant aucun objet que je n'aie rincé d'abord — à l'eau courante.

*

Élise : — Moi ou une autre ? Pourquoi moi ?

Moi : — Toi, parce que je ne sais quoi nous a liés ensemble et que maintenant je suis mêlé à tout ce qui te regarde et toi réciproquement. Il s'agit entre nous d'une union intérieure profonde, qui fut violente d'abord et devint naturelle, peu à peu comme si sous un certain angle nous ne faisons qu'un.

Je dis cela d'Élise, mais à quelque degré toutes nos affections ressemblent de près ou de loin à un mariage ; quelques-unes, dégagées de tout engagement matériel n'en sont que plus intimes et durables. Elles n'ont pas affaire avec le temps.

Vivre, c'est se disputer à tout ce qui est mort. Bien sûr, il ne s'agit pas là des Morts qui sont plus vivants que nous, mais de tout ce qui n'intéresse pas notre cœur et notre intelligence. Il faut rompre avec tout ce

qui nous entoure et nous diminue, avoir une vie ailleurs, où quelqu'un existe, qui nous exalte.

Élise, hélas ! n'est plus qu'un décor. Elle s'y est condamnée, décor indispensable sans doute, mais sourd et aveugle.

*

Tout le monde me trouve l'air fatigué. Je pense que c'est parce qu'habituellement mon visage est en berne ; je ne le pare du peu de sang qui me reste et d'un rayon de joie qu'en l'honneur d'une seule personne. Elle absente, je range ces accessoires dans les coulisses du théâtre.

Se détacher, s'attacher, faire de constantes discriminations, pour hausser le ton de son âme et de son amour, c'est toute la vie morale. Je m'applique à me détacher de tout ce qui ne relève pas exclusivement du sentiment et je m'attache à tout ce qui en relève la ferveur exclusive. Je refuse de plus en plus énergiquement de faire dépendre mon bonheur de la présence réelle de X... ; c'est son existence en moi qui importe. Jamais je n'envisage entre lui et moi comme possibles des rapports qui ne conviennent pas.

Il est là en moi et parfois mes yeux se plaisent à se reposer sur lui. Je l'entends souvent murmurer à mon oreille : Non, parce que c'est toi. Ma joie, c'est de penser que le plaisir qu'il prend à la vie ne serait pas le même, si je n'étais pas dans sa vie. Je sais que je suis un peu son soleil. Que j'éclaire les avenues de ses jours, il suffit.

Non, je ne suis pas assis comme un mendiant devant sa porte. Il me sait quelque part à lui ; quand il pense quelquefois à moi, je lui fais chaud ; s'il me cherche, il me trouve. Sans doute me préfère-t-il à ceux qu'il serre dans ses bras. S'il ne me respectait plus, où serait ma gloire ?

Si tu désires quelque chose qui ne dépende pas exclusivement de toi, tu tombes dans la pire des misères, même au comble de la prospérité, tu connais la faim et la soif, une faim et une soif qui peuvent confiner au martyre, du moment que celui qui dispose de ce que tu souhaites est libre de t'opposer un refus.

Voilà ce qu'il ne faut cesser de se représenter, pour demeurer, dans les limites d'un empire, d'une indépendance, hors desquels n'existe plus que servitude.

Mon Dieu, faites que je Vous aime plus que lui, par respect pour Vous qui m'avez créé libre et pour moi qui n'ai pas le droit de renoncer à la primauté en moi-même après Vous, sans déchoir.

Mon Dieu, apprenez-moi à me déplacer dans la solitude de cette amitié, comme dans un temple où rien de contraire à ma dignité ne Vous offense.

Je commence, il me semble, à voir clair dans ce que je Vous dois à Vous seul et ensuite à moi et puis à lui.

Merci, mon Dieu, de me donner l'exemple de la Souveraineté et les moyens de garder la mienne, où il m'appartient et où il m'est un devoir de la garder.

Je vois maintenant où trop souvent j'ai achoppé.

Je voudrais parfois me trouver seul avec lui, pour savoir jusqu'où je n'irais pas.

Je ne voudrais pas qu'il fût plus beau qu'il n'est. On croirait savoir pourquoi je me suis attaché à lui et la beauté n'y est pour à peu près rien.

X : — Si tu étais une brute, je saurais pourquoi je me suis arrêté devant toi, stupéfait.

Ce n'est pas assez que nous ayons un corps, nous en adoptons un autre volontairement et plus difficile à porter, à la remorque. Rien d'humiliant pour chacun comme sa propre physiologie, que celle de l'autre ne fait que doubler, mais peut-être ce surcroît est-il un allègement, qui nous permet de nous admettre, si l'on ne se pardonne d'être ce que l'on est fatalement, néces-

sairement, que parce qu'il y a l'autre, en qui apparaît transfiguré ce qui nous déçoit en nous-même.

Me voici entré dans ma soixante-douzième année. Mon père et ma mère sont morts à soixante-treize ans. Il n'y a que peu de rapport entre ce qu'ils étaient devenus à mon âge et ce que je suis. Je ne suis plus jeune, mais je n'ai rien d'un vieillard. Cependant, quand je me regarde au lever, je suis terrifié par ma ressemblance avec ma mère. Le repli des paupières est pesant chez moi comme chez elle, à la manière des Chinois : les boursoufflures du visage ne font paraître le regard que plus acéré, perçant comme une vrille.

Je m'imaginai, il n'y a qu'un instant, ce qui se passerait, s'il arrivait à un mort dans son sarcophage de rêver qu'il aime quelqu'un : — Quel autre sentiment, se dirait-il, puis-je inspirer à qui daignerait me regarder, si ce n'est de l'horreur ?

Bien sûr, par une sorte de privilège, le débris humain que je suis devenu n'est pas un cadavre ordinaire. Il me reste un semblant de vitalité, quelque sveltesse, je ne sais quoi d'une légèreté ailée, le charme de la voix et du langage, mais tout cela n'est qu'un masque sous lequel déjà les vers me mangent.

Tantôt je me félicite et tantôt je me reproche de sentir battre mon cœur à soixante et douze ans, comme celui d'un jeune homme. La surprise est la même, qui ressemble au trouble éprouvé par toute la nature à l'approche du printemps. Et cela, quand on est déjà presque une ombre, quand je considère mes jours comme les derniers.

Une sorte de désenchantement universel s'opère au profit d'un seul être qui devient tout d'un coup tellement tout que tout le reste n'est rien. On n'a plus ni faim, ni feu ni lieu ni soif. On ne fait plus de différence entre les fluctuations du temps, on se moque des dis-

tances qu'inflige l'espace, la lumière du soleil devenue semblable aux ténèbres. Plus elle brille, au contraire, plus on n'est sensible qu'à une nuit favorable à la fascination du seul visage qui nous éclaire, dont le rayonnement à distance nous touche avec d'autant plus de bonheur que nous le savons et le voulons inaccessible.

On n'est pas moins persuadé de son propre déclin, parce qu'une épaule d'ivoire s'est offerte à laquelle on s'appuie, parce que vous tenez dans votre main la main qui vous fermera les yeux. La difficulté, c'est de se conduire avec cette présence imprévue et dangereuse, dangereuse pour votre paix et votre dignité, comme il convient, comme si l'on avait affaire à un Ange.

Il me semble qu'il n'est rien de plus affreux et de plus souhaitable à la fois que d'aimer et de n'avoir confiance qu'en son propre cœur malgré l'amour qu'on réprouve, parce qu'on sait ce que c'est et qu'on se sait désormais incapable de compromission, de prévarication, de déchéance, même au fort de la défaite.

Parfois, il me semble que si je n'existais pas (mais quelle prétention ! J'avais écrit d'abord impersonnellement qu'il suffisait à la grandeur de certains êtres de penser que, s'ils n'existaient pas, il manquerait je ne sais quoi...) il manquerait quelque chose à l'expression du bien et du mal, à la gamme infinie des réfractions possibles de l'Amour à travers l'espèce humaine.

Il faut que cet amour soit mon *Dies Irae* avant l'*In paradisum*, que je le ressente comme si j'étais déjà couché, sans trembler sous le drap noir. O chant de désespoir, de colère et de pitié ! *Mors stupebit et natura*.

Ce qui est sûr, c'est que me voici, grâce à la passion, au comble de la chasteté. Brûler, c'est le contraire de pourrir. Du moment qu'il faut sacrifier à la chair, le mieux c'est d'y mettre le feu. A force de désir, on la dépasse, elle n'est plus qu'un brasier où crépitent le sang et les larmes.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a publié :

JEAN GRENIER

- Un Traité de Métaphysique (janvier 1954).
- Lexique (mars 1954).
- Les à peu près (janvier 1955).
- Tao-Te-King (février 1955).
- Nouveau Lexique (mars 1956).
- Présentation de Francis Ponge (septembre 1956).
- Les Grèves (décembre 1956).
- La Contemplation (janvier 1957).
- Visite à la Ferme (février 1957).
- Les Causes des Maladies et leurs Remèdes (mars 1957).
- Les Instants (avril, mai 1957).
- Alexandre Dumas (août 1957).
- Petite Arithmétique appliquée (février 1958).
- L'Actualité philosophique (mars 1958).
- Problèmes religieux (septembre 1959).
- Il me serait impossible (mars 1960).
- Les Environs d'Alexandrie (mars 1961).

PIERRE JEAN JOUVE

- Isis (septembre 1958).
- Prose (juillet 1959).
- Proses (janvier 1960).

SAINT-JOHN PERSE

- Amers (janvier, février 1953).
- Midi, ses Fauves, ses Famines (mai 1953).
- Valery Larbaud ou l'Honneur littéraire (septembre 1957).
- Poésie (janvier 1961).

YVES RÉGNIER

- L'Envers des Choses (février 1958).
- Ni pour ni contre (juillet 1958).
- Le Chemin de Dalmatie (septembre 1960).
- Le Carillon (novembre 1960).
- La Montagne de Dalmatie (février 1961).

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

AUDIBERTI : Malgré les Ennuis de la Vie
ÉDITH BOISSONNAS : Le Réduit
MICHEL BUTOR : Mobile
ALBERT CAMUS : Carnets
JACQUES CHARDONNE : Marika
E.-M. CIORAN : La Chute dans le Temps
DOMINIQUE FERNANDEZ : L'Aube
JEAN GIONO : Carnets
JEAN GROSJEAN : Les Clés de l'Hadès
PHILIPPE JACCOTTET : Airs
JAMES JOYCE : Lettres
MICHEL LÉTURMY : La Discipline
PAUL MORAND : Sur « Le Vicomte de Bragelonne »
JACQUES PRÉVEL : En Compagnie d'Artaud
CLAUDE SIMON : Le Palace
MICHEL DE M'UZAN : Mon Bel Ami
JEAN-PAUL WEBER : Roland Adollandrou

*JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY
reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.*

*La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande
d'abonnement et la somme de 0,20 NF.*

*Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs
manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent
à leur disposition pendant un an.*

*Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de
poste sont seuls retournés à leurs auteurs.*

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :		Étranger :	
6 mois.....	19 NF	6 mois.....	22 NF
1 an.....	35 NF	1 an.....	40 NF
<i>Édition de luxe</i>			
1 an.....	80 NF	1 an.....	88 NF

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33.